



KARIM KATTAN

PRÉLIMINAIRES
POUR UN
VERGER FUTUR

elyzad

éclats de vie

Préliminaires pour
un verger futur

Ouvrage publié avec le concours de l'Institut français de
Tunisie.

Photographie de couverture : D.R. Karim Kattan

© Éditions Elyzad, 2017
4, rue d'Alger, 1000 Tunis
www.elyzad.com

Karim Kattan

Préliminaires pour
un verger futur

elyzad

IODE

Il n'a rien dit sur la route de Ramallah à Gaza. Il n'a pas ouvert la bouche lorsque nous avons traversé le barrage militaire. Il a montré son passeport, son permis, sa carte, son autre passeport, son autre permis. On lui a demandé ce qu'il venait faire. Le chef de projet, un Jérusalémite bedonnant, a répondu pour lui. Nous sommes tous ensemble et nous disposons de tous les papiers requis pour entrer à Gaza. Le soldat nous a laissé passer d'un geste de la main sans lâcher son fusil de l'autre. Il est resté silencieux tandis qu'on nous conduisait en ville jusqu'à l'hôtel, ne regardait même pas par la fenêtre, bidouillait sur son portable. Des photos de nous prises à Taybeh, Jénine, Sebastya. À la réception, il m'a observé, interdit. Il n'a parlé que lorsque nous avons refermé la porte derrière nous dans la chambre. Il est sorti sur

le balcon, s'est penché sur la rambarde. Ses yeux se sont posés sur l'horizon. Il a allumé une cigarette, l'a fumée en entier. Il a écrasé le mégot dans le cendrier orange et s'est tourné vers moi. « C'est cette plage-là, juste en face, tu sais. » Les quatre gosses. Dans ce décor de carte postale. En face de cet hôtel de la Méditerranée où on parle toutes les langues des chaînes d'information du monde. À trois minutes à pied de la chambre de la journaliste anglaise qui babille sur son portable, soulagée d'être parvenue à le recharger. À portée de main de l'employé d'une ONG norvégienne qui tente d'écrire un e-mail en persan sur son Mac dans le lobby. À portée de voix du Français envoyé par l'une des radios françaises qui tape un scandale sur le prix de la Wi-Fi au réceptionniste perplexe ; d'abord dans un arabe défectueux, puis dans l'anglais que seuls parlent les Français et enfin en français, avant de remonter furieux dans sa chambre. À quelques mètres seulement du Palestinien joufflu qui contemple la mer, assis sur la terrasse carrelée de céramique bleue venue d'Hébron.

Il a remarqué que je le scrutais avec inquiétude et m'a dit : « Ne crois surtout pas que c'est un moment fatidique pour moi. » Ici, il est chez lui ; il a un sursaut de pudeur. Ma sollicitude le gêne.

L'hôtel est inspiré d'un caravansérail, nous informe une petite brochure disponible à la réception. L'architecte gazaoui qui l'a conçu a été formé en Jordanie et espérait accorder de ses mains le songe andalou au luxe levantin. C'est en rentrant d'Amman, sur le pont Allenby, continue la brochure, dont l'utilisation de la deuxième personne du pluriel me paraît de plus en plus impertinente, que l'architecte a imaginé l'hôtel splendide dans lequel vous vous trouvez. Tandis que l'on attend notre chambre, je me figure l'architecte traversant le pont Allenby qui rejoint les deux rives du Jourdain, ce sale bayou piégé entre deux palmiers. Il est écrasé par la chaleur et assailli par les mouches. Lui aussi est épuisé après un voyage compliqué. Il se dit : non, Gaza n'aura rien à envier à Alexandrie, et prend

alors la décision de transformer sa ville natale en comptoir méditerranéen. Comme si les bâtiments pouvaient repousser la catastrophe. L'hôtel est hors du temps, ultramoderne et antique ; de voûtes ottomanes en terrasses Bauhaus, l'architecte a rêvé tous les possibles, a inventé des océans. On nous mène, à travers d'interminables couloirs lourds de rideaux de velours bordeaux et de tapis grenat, vers notre chambre : elle est sophistiquée, conçue en succession de formes parfaites pour guider le regard en permanence vers l'eau. C'est comme rentrer dans un tableau où serait encadrée la mer. Sous un certain angle, on se croirait enfermé dans un bunker. Sous un autre, à Miami.

L'agence de développement dans laquelle nous travaillons a récemment subi d'importantes coupes budgétaires. Nous partageons donc la même chambre. Ça nous arrange. Le porteur dépose nos valises. Elles sont presque vides. Il ferme la porte derrière lui. Nous attendons un temps. Puis, il m'embrasse.

La mer est très bleue. Les murs de notre chambre sont très bleus aussi, un peu Klein. Notre balcon donne sur la plage. Le lit qui peine à être un deux places est très blanc. C'est le même lit que dans tous les hôtels du monde. Il y a un minibar. Il y a des enveloppes et un carnet et un crayon au nom de l'hôtel. Il y a tout ce qu'ont tous les hôtels du monde. Je trouve ça rassurant. L'hôtel sursoit au désastre et égalise les espaces. Nous pourrions aussi bien être dans un loft au trentième étage de l'une des tours métalliques de Tel Aviv.

Je m'allonge sur le lit. Il prend une douche. Je peux voir la mer même du lit. Elle est vraiment bleue. Je n'avais jamais vu la mer en Palestine. Nous sommes à trente et un degrés, vingt-six minutes et trente-cinq secondes de latitude Nord et trente-quatre degrés, vingt et une minutes, vingt secondes de latitude Est. Dehors, il fait trente-huit degrés à l'ombre. Dans la chambre, il fait vingt-trois degrés. La température exacte que j'aime fixer sur les climatiseurs des hôtels. Il est midi. Je ferme les yeux. Dehors, les Caraïbes,

l'Arctique dans la chambre ; nous : nulle part, et surtout pas ici. J'entends le jet de la douche, et lui qui chantonne, « *el helwa di...* » : c'est vrai, l'Égypte est à quelques kilomètres à peine. J'essaye de tracer un itinéraire sur mon téléphone. Ça ne marche pas.

ta mère te dit non ne parle pas ta langue, pas ici, parle les langues qu'on t'enseigne à l'école, oublie la langue rauque de la mémoire, non, il ne faut surtout pas avoir de mémoire, car je veux que tu vives. Elle te le répète au barrage que tu traverses alors que le soleil n'est pas levé pour aller dans leurs rues qui sont les nôtres. Elle te le murmure dans leurs pharmacies et leurs hôpitaux et leurs supermarchés. Sur le chemin de l'école, elle te le rappelle gentiment, chut, pas ça, pas ce mot ni cet accent

On toque à la porte. J'avais commandé des mezzés. Le serveur dispose les assiettes fastidieusement, avec force courbettes. Il veut bien faire. Il mime, sans les comprendre, les gestes à l'européenne, qu'à dû

lui apprendre son supérieur. Je lui glisse quelques pièces de pourboire. Je note ses baskets sales et déchirées. Il nous prend pour des étrangers qui ont appris l'arabe. Il est obséquieux et indifférent.

Les plats sont comme à Ramallah. Je m'attendais à ce que le houmous soit différent, traversé d'iode, de dévastation. Les salades sont bariolées. Le taboulé a troqué son habituel vert bouteille pour des couleurs qu'on eût dit tropicales. La salade turque, familier mélange d'oignons et de tomates habituellement rougeâtre, irradie. Même la succession d'insipides salades toutes semblables et baignant dans le tahiné explose de nuances mordorées. Au milieu trône l'assiette opulente de mayonnaise industrielle, couleur mimosa, pièce maîtresse et soleil du banquet, assortie d'une montagne de poissons non-identifiés et frits. Celle-ci semble être rajoutée par obligation, pour nous rappeler que nous sommes, malgré tout, en bord de mer. Le festin est disposé sur la petite table en marbre à carreaux bleus et blancs du balcon. Les couleurs sont bien plus mar-

quées à Gaza. De la ville, elles se glissent vers notre terrasse. Je mets un peu de mayonnaise sur un bout de poisson frit. Lui est assis sur le lit, une serviette autour de la taille, une cigarette à la main. Le cendrier est posé par terre à ses pieds. Ma façon de manger l'interpelle. « Tu manges le poisson avec de la mayonnaise ? » C'est une question, mais elle est péremptoire, portée par sa voix douce et hésitante. Il n'a jamais su rouler les r. Il ne peut pas prononcer mon nom correctement. Il sait, en revanche, comment on mange le poisson ici.


Il observe la mer, comme on scrute un ennemi. J'ai cru que j'aurais peur dans Gaza mais je n'ai aucune crainte. L'effondrement est dehors.

je ne sais pas t'apprendre à survivre dans ta langue alors je vais t'apprendre les autres, tu pourras les porter comme des déguisements, partout tu seras camouflé, partout à l'abri de la mort que les hommes imposent aux hommes. Tu ne seras nulle part chez toi mais ce n'est pas

grave, c'est le prix à payer pour survivre. Il vaut mieux vivre que parler. Je t'aime dans cette langue, mais ce sera notre petit secret. Pour le reste, quand tu es chez eux, parle ailleurs

Je reviens au lit. Je m'allonge sur la couverture très blanche. Les rideaux très blancs de la baie vitrée ondulent au vent. La mer est encadrée par la fenêtre et les rideaux ; il la regarde avec défiance. Les quelques parasols rouges Coca et les femmes assises sur la plage, voilées de mauve et de granite et d'ébène enjolivent le bleu et le blanc de la chambre. « Quand j'étais petit, je venais sur cette plage. Je ne faisais pas grand-chose de mes journées, tu sais... » me dit-il après avoir allumé sa troisième cigarette. Il la termine, rapidement, et me rejoint.

dehors il y a ceux qui traquent les langues que parlent les gens, mon fils, c'est un truc que les mamans apprennent très vite, elles ont l'habitude d'être traquées. Je vais t'apprendre à effacer tes traces



Trois histoires d'amour autour de la Palestine d'aujourd'hui, de ses légendes et de son futur. De Shanghai à Jérusalem, de Gaza à Bombay, chacun des personnages de ces nouvelles tente, loin de la terre natale ou de la langue maternelle interdite, de forger ses propres récits.

Karim Kattan écrit ici, dans une modernité affirmée, des textes denses et intimes. Sa voix talentueuse annonce une nouvelle génération d'auteurs palestiniens.

Né à Jérusalem en 1989, Karim Kattan vit entre Paris et Bethléem. Il est actuellement doctorant en littérature comparée à l'Université Paris-X. Il a par ailleurs fondé l'association El-Atlal, une résidence d'artistes et d'écrivains à Jéricho, en Palestine. *Préliminaires pour un verger futur* est sa première publication.

elyzad

14 DT / 14,90 €

